



L'artillerie française dans la campagne de 1940

L'artillerie française dans la campagne de 1940

Quelques raisons d'une défaite...

En mai 1940, la nature de l'attaque allemande - guerre de mouvement et rythme rapide - rend impossible la mise en œuvre de la doctrine française appelée « bataille méthodique » et ces différents préceptes : établissement d'un front continu ; mission principale attribuée à l'infanterie et à l'artillerie ; rôle secondaire des chars dont la mission est d'« accompagner » l'infanterie ; « colmatage » en cas de brèche dans le front continu. La rapidité des offensives et le caractère extrêmement fluide et temporaire des positions ne lui permettent pas de préparer et d'exécuter des réactions efficaces. Le temps et l'espace font défaut pour organiser et mettre en œuvre la doctrine¹. Ainsi, faute de front continu ou stabilisé mais aussi de mobilité suffisante des matériels et des unités - la plupart des régiments d'artillerie étaient hippomobiles² et les stukas ont fait de véritables ravages dans les attelages de chevaux -, l'abondante et puissante artillerie française³ héritée de la précédente guerre ne peut que rarement être mise en œuvre et employée, privant par là même la doctrine française de l'artillerie qui est l'un de ses principaux atouts.

Une certaine incertitude régnait ainsi dans l'esprit des artilleurs, comme le montre le chef d'escadron Henri Felsenheld (6^e Batterie du 106^e R.A.L.), qui écrit le vendredi 10 mai 1940 : *Je suis réveillé par des coups de canon de D.C.A ; quelques instants plus tard, des pas lourds résonnent dans l'escalier qui monte à ma chambre et un planton m'annonce :*

« Alerte n°3, réunion immédiate de tous les officiers ». J'y apprendis que les Allemands, de très bonne heure, sont entrés en Belgique et dans les Pays-Bas. Je ne sais rien de ce que sera le heurt avec les Allemands, mais je sais que je ne commande qu'une unité dotée de moyens inadaptés à une guerre de mouvement. Les chevaux ne permettent qu'un déplacement d'une trentaine de kilomètres par jour, les canons ne tirent pas assez loin et manquent de précision à la limite de portée.

Après la Grande Guerre, les Français veulent éviter à tout prix une nouvelle guerre : ils viennent de faire la « der des der ». Parmi les nombreuses mesures prises - politiques, diplomatiques, ... - l'une des réponses militaires et de barrer la route des invasions par une gigantesque fortification. En septembre 1939, lors de la déclaration de la guerre, la Ligne Maginot⁵ est constituée de divers obstacles, défendus par des canons antichars et des mitrailleuses. En fonction du terrain, tous les 5 à 8 km environ, sont construits les « ouvrages » dont l'artillerie doit battre tous les objectifs en avant de la Ligne. Les calibres, sous tourelle ou casemate, armant les ouvrages sont de 75 mm (portée 11 500 m), de 135 mm (portée 5 700 m), de 81 mm (portée 3 500 m). Aucune arme de D.C.A n'est prévue. Entre les casemates et les ouvrages sont disposées des troupes d'intervalle qui prêtent aux ouvrages l'appui de leurs feux. Ce développement considérable de la Ligne Maginot va



155 court modèle 1917 avec tracteurs SOMUA (DR)



à l'encontre du déploiement de l'artillerie de campagne dans une guerre de mouvement et cette posture défensive s'oppose aussi à la diffusion d'idées novatrices dans la conduite de la guerre. En outre, le financement de cette artillerie statique s'est fait au détriment de la motorisation de l'artillerie de campagne⁴. Néanmoins, le « béton n'a pas trahi » tout comme les artilleurs de la ligne Maginot puisqu'ils se sont opposés à l'invasion, obligeant les Allemands à violer la neutralité belge.

mais des faits d'armes, à Gembloux, à Stonne, dans les Alpes ...

L'artillerie française a néanmoins combattu avec courage. Malheureusement, ces combats ont été oubliés. Ainsi, l'histoire a-t-elle retenue les cadets de Saumur, mais elle a oublié qu'ils étaient appuyés par les élèves et leurs canons des écoles d'artillerie de Poitiers et de Fontainebleau⁶. L'épopée gaulliste a retenu Montcornet et a oublié d'autres actions d'éclats comme l'artillerie de la 15^e DI du général Juin à Gembloux.

En effet, à Gembloux⁷, en Belgique, les 14 et 15 mai 1940, le 4^e CA français subit le choc des 3^e et 4^e Panzer renforcées en artillerie. L'attaque des blindés se porte sur la division marocaine et sur la gauche de la 15^e division motorisée. Leur artillerie (1^{er} et 201^e RA, 64^e et 264^e RA) dans la nuit du 13 au 14, agit avec une remarquable efficacité tant sur les chars que les fantassins allemands. Le 15, l'état-major de la 3^e Panzer est pris sous les feux de l'artillerie et, au soir, les deux divisions allemandes se regroupent à l'arrière alors que les divisions françaises ne se replient qu'en en recevant l'ordre car les Allemands ont franchi la Meuse dès le 13 mai.

La victoire « oubliée » de Stonne est aussi une page glorieuse de l'artillerie⁸. Le 14 mai, le général Guderian fait passer ses blindés sur la rive gauche de la Meuse. Il élargit la tête de pont face à l'Ouest et bouscule les unités françaises de réserve qui essayent de maintenir la liaison entre les armées des généraux Corap et Huntziger. La 3^e division d'infanterie motorisée et la 3^e division cuirassée rapide sont engagées mais ne peuvent contre - attaquer : elles constituent alors un verrou autour de Stonne. Au prix de pertes im-

portantes, l'artillerie de la 3^e DIM s'efforce de briser toutes les offensives allemandes.

Lucien Bodin avait effectué ses deux années de service militaire au 42^e RA de Laon et a été rappelé à Givet, le 26 août 1939, au 42^e R.A.D.T de la 3^e D.I.M. Affecté à l'état-major du 3^e groupe qui soutien l'infanterie du 67^e, il témoigne : « *Un allemand des Panzers légers de Raucourt m'a dit qu'il était là au milieu du bombardement de nos 75 à l'instinct du ravitaillement de ses chars. Quel effroi fut le sien en constatant la précision, la rapidité des tirs et leur puissance de destruction... Du 14 au 16 mai, Stonne avait changé dix sept fois de mains. Sur quatre vingt dix chars, les Allemands en eurent soixante détruits et cinq cent quarante tués à Raucourt et à Maison-Celle* ». A Stonne, vingt quatre chars détruits de la 10^e Panzer restèrent dans les ruines avec trente trois carcasses de chars français !

Lors de la bataille des Alpes⁹, l'artillerie est employée avec succès pour remplir trois objectifs principaux : battre les obstacles par les feux, appliquer des tirs sur les concentrations ennemies, appuyer l'infanterie au contact. Les unités d'artillerie se sont surtout distinguées lors de la destruction du fort italien du Chaberton¹⁰ le 21, sur l'ouvrage du Fort St Louis, en interdisant le passage de blindés italiens lors de la bataille pour Menton le 23 juin ; sur la partie nord, les 24 et 25 juin, les unités d'artillerie stoppent pendant deux jours l'avancée allemande à Voreppe avec seulement quatre canons de 75 au début de la bataille ! La bataille pour Nice revêt aussi un caractère tout aussi particulier puisque menée presque uniquement par l'artillerie en partie abritée dans les ouvrages, l'infanterie italienne attaquant à découvert sans appuis blindés et par fort brouillard. Ainsi





21

st Alice

Rue de l'organe
de l'organe
et... de l'organe
(C'est l'organe)
il faut l'organe
m'aise affol

après quinze jours de rudes combats, l'armistice est signé à Rome. Les troupes des Alpes se rendent avec pour seule perte à déplorer, la ville de Menton et 800 km² de territoire le long de la frontière et huit tués, trente-cinq blessés et trente-trois prisonniers ou disparus.

et, dans l'adversité, quelques figures exemplaires.

Le sous-lieutenant Léo Lagrange, un homme politique mort pour la France.

François Léo Lagrange est né en 1900 à Bourg-en-Gironde. Après une préparation à l'école normale supérieure à Paris, il s'engage en août 1918 et est affecté dans l'artillerie. Il combat sur la Marne, sur l'Aisne puis est démobilisé en 1919 avec le grade de brigadier. Docteur en droit, il adhère à la S.F.I.O. et s'inscrit comme avocat au barreau de Paris en 1922. Elu député, en 1932, dans le Nord, Léon Blum, chef du gouvernement, le nomme secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs du Front populaire en 1936. Il y fonde les bases du futur ministère de la jeunesse et des sports en faisant effort, pendant deux ans, pour démocratiser de nombreuses activités sportives. Les accords de Munich de septembre 1938 modifient sa position face au pacifisme du parti socialiste ; il affirme alors la nécessité « *de porter au maximum la force matérielle du pays* ». Lors de l'entrée en guerre, homme de conviction, il va au bout de ses idées en quittant ses fonctions de député et s'engage dans l'artillerie. Il suit le peloton des élèves officiers

de réserve, en sort sous-lieutenant et est affecté au 61^e régiment d'artillerie de Metz. Le 9 juin 1940, Léo Lagrange est observateur auprès du 151^e régiment d'infanterie, près d'Evergnicourt occupée par les Allemands. Il est tué lors de l'offensive sur l'Aisne.

Le général Olry, chef de l'armée des Alpes.

Le général René Olry, né en 1880 à Lille, polytechnicien d'origine et artilleur de formation, s'illustre pendant la Première Guerre mondiale et obtient cinq citations. Promu général de brigade en 1932 puis général de division en 1935, il prend le commandement de la 29^e division alpine (1937), de la 15^e région (1939) puis du XV^e corps d'armée des Alpes du Sud. Le 5 décembre 1939, il commande l'Armée des Alpes qui parvient, avec des moyens limités, à arrêter l'offensive italienne de juin 1940 et à contenir la pression allemande sur ses arrières. Général d'armée en 1940, il meurt en 1944.

Le lieutenant Miguet et la destruction du Chaberton.

Le lieutenant Miguet du 154^e RAP, lors des combats du Chaberton, a préparé et dirigé les tirs sur le fort italien. Grâce à une coordination parfaite des différents points d'observation, il a su, malgré la brume, régler avec précision les cinquante sept coups des mortiers de 280 mm sur les tourelles du fort. Il a détruit six des huit tourelles, affaiblissant en même temps le moral italien et fermant définitivement les portes du Briançonnais.

Le capitaine Azaïs de Vergeron dans la bataille de Voreppe.

La progression allemande a été largement contenue dans les Alpes grâce au coup d'éclat du capitaine Charles Azaïs de Vergeron au seuil de Voreppe. Ce rétrécissement naturel de la vallée de l'Isère est choisi par le général Cartier pour empêcher la jonction entre les Allemands et les Italiens à Chambéry. De nuit, sous une pluie torrentielle, Vergeron lance ses canons lourds tractés qui parcourent quatre-vingt kilomètres tous feux éteints par les routes de montagne et se mettent en batterie. Le 24 juin 1940, le XVI^e corps blindé allemand lance une offensive en engageant les chars de la 3^e division de panzer et une artillerie considérable. Vergeron monte jusqu'au



Artillerie lourde, 194 mm sur chassis chenillé automoteur (DR)

Bec de l'Echaillon et y déclenche ses tirs avec précision, détruisant ou neutralisant six batteries, un parc de chars, deux colonnes motorisées et même le terrain d'aviation de Moirans ! Cette action d'éclat interdit donc aux Allemands de briser la résistance de Voreppe avant l'Armistice.

Le maréchal-des-logis Pagnon ou la fidélité d'un sous-officier.

Raymond Pagnon est engagé volontaire au 4^e RA en 1931. En 1939, il est maréchal des logis au 204^e RA, régiment dérivé à la mobilisation du 4^e RA. En mai 1940, il combat en Lorraine, puis en juin dans le secteur de Rethel. Le 21 juin 1940, son unité, la 17^e batterie, est encerclée près de Charmes, elle n'a plus de munition. Le capitaine donne l'ordre de faire sauter les culasses et de brûler le fanion. Les Allemands arrivent. Le MDL Pagnon repère, dans les cendres, le centre brodé du fanion qui n'a pas brûlé ; il le ramasse et le cache sous sa capote. Il le conserve pendant cinq ans : 2 000 jours de captivité et six tentatives d'évasion. Il remet « son » fanion à son retour d'Allemagne en 1945.

Lcl Gilles Aubagnac
EA / conservateur du musée de l'Artillerie



¹ Une fois de plus, les faits illustrent une vérité première de l'art de la guerre : on ne fait pas toujours la guerre que l'on veut mais souvent celle qu'impose l'adversaire.

² Bulletin de l'Association des amis du musée de l'Artillerie N° 25 (mars 2000) « L'artillerie lourde hippomobile dans la Blitzkrieg ».

³ Bulletin de l'Association des amis du musée de l'Artillerie N° 30 (octobre 2002) « L'artillerie française pendant la Première



Fragment du fanion de la 17^e batterie du 204^e RA

Guerre mondiale ».

⁴ Revue ARTI n° 14 2009.

⁵ Bulletin de l'Association des amis du musée de l'Artillerie N° 20 (décembre 1997) « La ligne Maginot ».

⁶ Bulletin de l'Association des amis du musée de l'Artillerie N° 40 (octobre 2007) « Des artilleurs français en 1940 ».

⁷ Bulletin de l'Association des amis du musée de l'Artillerie N° 18 (décembre 1996) « L'artillerie dans la bataille de Gembloux ».

⁸ Bulletin de l'Association des amis du musée de l'Artillerie N° 23 (juin 1999) « L'artillerie de la 3^e DIM dans la bataille de Stonne ». Un nouvel ouvrage vient de paraître sur ce sujet « La bataille de Stonne, un choc frontal durant la campagne de France, mai 1940 » par Jean-Paul Autant, Editions Bénévent (2009).

⁹ Bulletin de l'Association du musée de l'Artillerie N° 15 (juin 1995) et 17 (juin 1996), « L'artillerie dans la bataille des Alpes ».

¹⁰ Revue ARTI n°9 de 2007.



Equipe de pièce de 75 mm en 1940 (DR)

Le « second de personne » sous le feu

1 940 reste une date traumatisante pour la France et son armée. C'est tout un monde qui s'est écroulé au cours de ce mois de juin fatidique. Les Français ont cherché à oublier ces événements pénibles, se réfugiant dans les souvenirs glorieux de la Libération ou dans la dérision et le mépris du combattant de 40. Et pourtant...

Pourtant, ils sont près de 90 000 soldats à être tombés sur le sol de la patrie, dans des combats qui ne sont pas sans rappeler, par leur intensité, ceux de la Grande Guerre. Au cours de cette véritable tragédie antique, les plaines de l'Est ont résonné de l'écho des canons du 2^e régiment d'artillerie de montagne, régiment d'appui de la 28^e division d'infanterie alpine (DIA), la « division de Savoie ».

L'aventure du 2^e régiment d'artillerie de montagne apparaît comme emblématique de celle de tous les artilleurs sacrifiés du printemps 1940 et de tous ceux qui n'ont pas désespéré, jusqu'aux combats victorieux de 1944-1945.

Le régiment de Grenoble

« Le second de personne », héritier du 2^e bataillon du royal artillerie, était installé à Grenoble depuis 1860. Après avoir pris part à toutes les grandes campagnes de notre histoire



Pièce de 75 mm hippomobile, printemps 1940 (DR)



Garde à l'étendard du 2^e RA (1939) (DR)

(guerre d'Amérique, campagnes du 1^{er} et du 2nd Empire, la Marne, Verdun,...), il forme, avec le 93, l'un des deux régiments d'artillerie de montagne d'active de Grenoble.

A la déclaration de guerre, il part pour le secteur défensif de la Savoie avec ses canons de 75 et de 105 de montagne. Il est alors prêt à faire face à une éventuelle attaque italienne. Mais dès le mois d'octobre 1939, il suit la 28^e DIA vers le front du Nord - Est et s'installe en Alsace.

La guerre

C'est au cours d'un hiver des plus rigoureux que le 2^e RAM connaît la « drôle de guerre » qui ne l'est pas tant que ça pour les alpins en patrouille aux avant-postes. Il connaît également ses premières pertes à l'occasion d'embuscades et tire ses premiers obus : « *les survivants de la campagne de France n'oublieront pas ce premier tir d'artillerie déclenché le 27 novembre en avant du Maimont, les claquements rageurs du 75 répercutés, amplifiés par la forêt, lourde hier encore de silence* » (LCL MAZAUD, commandant le 27^e BCA).

Mais, le 10 mai 1940, c'est l'attaque allemande. Le 2^e RAM est lancé dans la fournaise, sur l'Ailette, aux côtés de l'infanterie alpine et des bataillons de chasseurs. En dépit de lourdes pertes et de la destruction d'une grande partie de ses pièces, le régiment parvient à retraiter en bon ordre avec les éléments résiduels de la division.

Vers la revanche

Au lendemain de la défaite, le 2^e RAM est maintenu dans le cadre de l'armée d'armistice. Il se prépare activement à reprendre le combat. Après l'invasion de la zone libre, le régiment est dissous et son étendard caché* avec celui du 93^e RAM chez une grenobloise. De nombreux cadres, dont le chef de corps, passent clandestinement en Afrique du Nord, pendant que d'autres gagnent la résistance intérieure. Un groupe du 2^e RAM est d'ailleurs reformé dans le maquis du Vercors.

A la libération, deux groupes du 2 forment avec trois groupes de montagne du 93^e RAM l'artillerie de la nouvelle 27^e DIA sur le front des Alpes. A la fin de la campagne, ces groupes fusionnent et reforment le 93^e RAM. La guerre se termine avec l'entrée en Italie et l'occupation de l'Autriche.

Ces souvenirs glorieux sont aujourd'hui pieusement conservés par le 93^e RAM, dernier représentant de l'artillerie de montagne.

A l'heure où le nombre de régiments d'artillerie s'amenuise, il convient que les unités existantes rappellent la gloire des régiments disparus.

Cne GUIGUET

93^e RAM / Officier tradition

* lire l'article du Lcl Aubagnac in fine « L'étendard du 2^e régiment d'artillerie »



Le régiment d'Austerlitz durant la campagne de 1940



Le 22 août 1939, le 8^e régiment d'artillerie divisionnaire, en garnison à Nancy, est mis en alerte. Le 23 août à 7h30, il quitte le quartier Drouot pour le secteur fortifié de Rohrbach, afin d'armer les blocs de combat en équipages d'artillerie, les cloches de guet en observateurs et les troupes d'intervalles en groupes d'artillerie et en sections antichar. Le 8^e régiment d'artillerie divisionnaire est équipé sur le pied de guerre en trois groupes de trois batteries chacune, plus une batterie antichar.

Le 1^{er} septembre, l'Allemagne attaque la Pologne. Le 3 septembre 1939, la France déclare la guerre. Les premières directives de temps d'hostilité sont alors données par le chef de corps du 8^e R.A.D. à 13h40. Il est ainsi énoncé l'ordre suivant: « *Il est bien entendu que dorénavant de jour et de nuit, toutes les batteries doivent être prêtes à ouvrir le feu* ».

Le 5 septembre, l'ordre général numéro "1" de la 11^e DI parvient au régiment: « *Au moment où la Division entre en campagne, je rappelle aux officiers, sous-officiers et hommes de troupe, qu'ils appartiennent à une grande unité particulièrement réputée pour son beau passé militaire. Aujourd'hui comme hier, la "Division de fer" saura je l'espère, fournir les efforts qui la maintiendront inébranlable sur le chemin de l'honneur et de la Victoire qu'elle a toujours suivi* ». (Signé : Général Aymes)

La « drôle de guerre ».

Le généralissime Gamelin, tenu de soulager la Pologne, donne l'ordre de tenter une action offensive sur la Sarre. Le 9 septembre 1939, le 8^e régiment d'artillerie gagne le secteur Est d'Ippling. A 3h 30, la division entame une attaque dans le secteur Sarre-Blies. Les 26^e et 170^e RI, ainsi que la première 1/2 brigade de chasseurs avancent résolument, appuyés par les tirs du 8^e R.A.D. Le 12 septembre, le 170^e RI a atteint la lisière nord de Hinterwald et le 26^e Rausbackenberg. Le 22 septembre à 11h15, le régiment est endeuillé par les premiers morts de la guerre. Un canon de la 7^e batterie éclate, tuant son pointeur et un servant. Dès le 26 septembre, la résistance allemande se fait plus âpre et le III/8 voit les premiers coups de 105 allemands tomber sans dégât dans son secteur.



Colonne de réfugiés en juin 1940 (DR)

Toutefois, le GQG, en quelque sorte effrayé par sa propre audace, n'envisage pas de continuer encore longtemps à se maintenir dans une telle posture agressive et le gouvernement français espère encore que cette guerre pourrait ne pas avoir lieu. Le 2 octobre 1939, le 8^e R.A.D. regagne le territoire français. Et le 16, c'est la contre-attaque allemande généralisée dans le secteur. Faute de renfort et d'ordres clairs, les unités d'infanterie sont bousculées et cherchent à regagner le territoire français. Le I/8 et le 3/8 tirent en cette journée, à eux deux, plus de 4 000 coups. En tout, le 3^e groupe a tiré, du 16 au 23 octobre, quelques 9 000 obus pour enrayer les attaques allemandes et couvrir la retraite des unités françaises imprudemment laissées encore en territoire allemand.

Les protagonistes ayant regagné respectivement leurs positions du mois de septembre, un calme trompeur s'installe progressivement sur le front. Vient l'heure des premiers bilans. La 3^e batterie a tiré à elle seule du 9 septembre au 20 novembre 6 000 coups dont 1 200 du 16 au 17 octobre. De fait, de nombreux tirs ont été effectués sur des objectifs relativement lointains, souvent à 8 500 mètres, ce qui a augmenté notablement le nombre d'obus nécessaire pour traiter un objectif. De manière collatérale, cela a induit une usure prématurée des freins hydrauliques. Pour cette même 3^e Batterie, il faut remplacer trois freins en raison de fuites trop importantes. A l'heure de l'aviation, le canon de "75" modèle 97 apparaît bien vieux.

Début alors six mois d'une "drôle de guerre" qui s'achève par un coup de tonnerre : l'Allemagne, bien loin d'attaquer sur la Ligne Maginot, semble vouloir réitérer son plan d'invasion du mois d'août 1914 en envahissant la Hollande et la Belgique le 10 mai.

Le 8 face à l'offensive allemande.

Dès le 10 mai 1940, le régiment, désormais dans la région de Thedding, est confronté à un violent tir d'artillerie destiné à immobiliser les troupes sur la ligne Maginot.

La 11^e division d'infanterie résiste sur ses positions du 12 au 16. Le 14 à 6 heures, la 6^e Batterie a tiré depuis 24 heures 1 250 coups. Le 16, le calme revient dans le secteur. Mais très vite, le GQG comprend la manœuvre allemande. L'attaque de la Hollande

et de la Belgique n'est qu'une diversion destinée à entraîner la Première Armée vers le Nord-ouest tandis que les *Panzer* effectuent le mouvement décisif en perçant à Sedan et remontant vers le Nord en direction d'Abbeville, c'est le plan "coup de faux", qui coupent les armées françaises et britanniques du gros des troupes massées sur la Ligne Maginot. Bientôt, les forces immobilisées à la frontière Est, se retrouvent sans véritable objectif alors que le destin du pays se joue plus au Nord. Le 17 mai 1940, la division est retirée du front. Le 18, afin de reconstituer une ligne de défense sur la Somme et l'Aisne, la 11^e division est embarquée à Château-Salins sur des trains en direction de la banlieue parisienne. La route est longue ; pendant quatre jours, les convois ferroviaires sont souvent bloqués par des destructions de lignes de chemin de fer.

Finalement parvenu à destination, le 8^e R.A.D. s'installe en deuxième ligne en face de l'Aisne, de Compiègne à Attichy. De nombreux canons de « 75 » sont détachés dans les centres de résistance de l'infanterie de la division.

Le 5 juin, débute l'attaque généralisée allemande sur la Somme, l'Ailette, le canal de l'Oise et de l'Aisne. La 7^e armée, située en avant et à la droite de la 11^e DI ploie sous le choc et recule en désordre. Le 7 juin, les ponts sur l'Aisne de Berneuil, d'Attichy et de Vic-sur-Aisne sautent. La division se retrouve alors en première ligne, particulièrement menacée sur sa droite. Depuis le point d'observation de Jaulzy, le capitaine Japiot de la 7^e batterie voit les premières colonnes allemandes arriver dans l'après-midi et s'offrir sans méfiance aux salves d'artillerie.

La situation devient véritablement critique lorsque les Allemands parviennent à franchir l'Aisne à Vicq le 8 juin, accentuant leur pression sur le 170^e régiment d'infanterie que le "8" soutient de ses feux. Ce dernier a alors une quadruple mission qu'il remplit de son mieux. Il harcèle dans la profondeur les colonnes ennemies qui approchent de l'Aisne. Il bombarde les concentrations signalées au nord de la rivière. Il tire à vue sur les points de passage de celle-ci. Et enfin, les pièces isolées soutiennent les points de résistance de l'infanterie. A vrai dire, la situation est abominablement confuse. Toute la matinée, le chef de corps est sans nouvelle des 7^e et 9^e batteries qui avaient été déployées comme moyen antichar aux ponts d'Attichy et de Vic-sur-Aisne. A

3 h 15 commence pour l'observatoire de Jaulzy un bombardement sporadique qui dure 7 heures ; heureusement les lignes téléphoniques sont enterrées et il peut continuer à faire tirer. A 10 heures du matin, le tir redouble d'intensité : à 10 h 15 des fantassins allemands dévalent le versant nord en transportant des bouts de passerelle ; un coup plus heureux que les autres fait taire l'observatoire à ce moment.

Vers 14 heures, l'aspirant Deseligny parvient à rejoindre le poste de commandement et raconte comment sa pièce a été perdue. L'attaque ennemie à

travers l'Aisne a commencé à 3h45. A 10h15, un sergent du 170^e RT est venu le prévenir en courant que l'ennemi a franchi l'Aisne, et que lui-même, responsable d'un canon de 25 mm n'a plus de munition. L'aspirant prend alors son fusil mitrailleur modèle 1915 et, vidant dix chargeurs, il parvient à assurer le repli des servants de la pièce de "25" qui emportent avec eux la culasse. Au demeurant, la situation devient rapidement critique pour les artilleurs eux-mêmes. L'ennemi approche, arrivant en colonne par trois : cette arrogance dans la victoire est vite corrigée par un tir à obus à balles du "75". La situation néanmoins est intenable et, après avoir épuisé ce type de munitions sauf un coup, l'officier fait pivoter sa pièce de 1 600 millièmes et dégage la route du repli à coup d'obus explosifs. Par la même occasion, il fait tirer par acquis de conscience sur la pièce de "25" abandonnée et l'endommage irrémédiablement. A 10h25, tout est dit : les munitions sont épuisées. Le tube est alors déclaveté et bouché avec de la terre : le dernier obus à balle est alors chargé. Le coup tiré, la pièce apparaît inutilisable. C'est alors une course effrénée à la recherche des nouvelles lignes françaises. Les conducteurs ont disparu dans la tourmente. Un canonnier est encore fauché avant d'être arrivé à bon port. En tout, l'équipe de pièce a déploré deux tués, et quatre disparus.

Un combat en retraite.

Le 10 juin, la situation s'est nettement dégradée. La 7^e batterie tire à 1 600 millièmes par rapport à la direction centrale de son secteur de tir originel. Menacée d'encerclement, les Allemands préfèrent contourner la forêt de Compiègne par l'Est plutôt que de continuer à affronter de face la résistance des troupes françaises. La division est contrainte une nouvelle fois au repli. L'ordre de départ est donné à 18 heures. Au cours de l'étape, elle apprend que sa destination, Crépy en Valois, est déjà aux mains des Allemands : il faut continuer la marche « entre deux rangées d'incendies de villages allumés par les Allemands pour jalonner leur avance ». Une dernière ligne de résistance un peu en arrière est établie face au village de Rozières. Le 11 et le 12, sévèrement contre-battu, le régiment parvient à continuer à tirer.

Le 12 au soir, un nouvel ordre de repli

En 1940, les artilleurs du 8^e RA se sont inscrits dans la grande histoire de leur régiment depuis Austerlitz et Wagram.

est donné. Commence alors une longue retraite qui s'achève en Dordogne. En voici les étapes.

- Le 13 juin, arrivée à Esbly après 40 km de route.
- Le 14 juin arrivée à Presles.

- Le 15 juin, après 70 km arrivée à Ury et Arbonne. La troisième colonne de ravitaillement n'a pas rejoint.

- Le 16 juin, arrivée à Viglaire après 90 km. La route a été épuisante en raison de la longueur de l'étape, mais aussi de l'encombrement. Il faut faire ranger les colonnes de réfugiés sur les bas côtés pour parvenir à frayer un chemin aux différents éléments du régiment. Par deux fois, des avions ont mitraillé le chemin sans résultat.

- Le 18, il appuie les chasseurs et le groupe de reconnaissance divisionnaire chargés de couvrir le franchissement de la Loire à Sully/Loire. qui s'effectue sous un bombardement aérien

- Le 19, après 40 km, le régiment arrive à Pierrefite/Saône. Le 2^e Groupe est chargé d'appuyer la 1^{re} 1/2 brigade de chasseurs qui organise un centre de résistance au lieu dit du «Bois Rabot». Le I/8^e et le III/8^e sont mis en soutien du 170^e RI. Dans l'après-midi, l'ennemi survient depuis le Nord et contournant l'obstacle constitué par la division, commence à l'encercler. L'ordre de repli est donné : il est temps, puisque l'avant garde divisionnaire tombe dans le village de Salbris, sur des éléments de reconnaissance allemands qu'elle fait prisonniers. A partir du 20, le régiment fait partie du dispositif d'arrière-garde : c'est désormais une course contre la montre afin d'éviter la capture.

- Le 20 juin, le régiment arrive à Genouilly après 45 km.

- Le 21 juin, arrivée à Buzençais après 50 km.

- Le 22 juin, après 52 km, arrivée au lieu dit «Le Verger» près de Liglet. « *Les chevaux sont épuisés et continuent à se traîner lamentablement* » écrit le colonel Delmotte.

- Le 23 juin, arrivée à Millac (55 km)

- Le 24 juin, arrivée à La Pouillierie (48 km)

C'est le 26 juin 1940, parvenu au sud de la Vienne, que le 8^e régiment d'artillerie divisionnaire apprend l'armistice. En seize jours, le régiment s'est replié de presque 600 km.

Le 29 juin 1940, le général Weygand passe en revue les troupes de la VII^e armée. Puis le 2 juillet l'ordre est donné de gagner Limoges. Le 10 juillet, la 11^e DI défile dans Limoges devant le général Frère commandant la 12^e Région. Et le lendemain, la division est dissoute. Le 6 août 1940, c'est le tour du 8^e régiment d'artillerie divisionnaire de l'être. Les troupes sont démobilisées. A l'exception d'un détachement de 76 canonniers de la classe 1939 ou sous contrat, qui est envoyé à La Valbonne pour entrer dans la composition d'un groupe du régiment d'artillerie de l'armée d'armistice de la 17^e région militaire.



Lieutenant Kientz

8^e RA / Officier Tradition

Cet historique provient de la compilation des Journaux de Marche et des Opérations du Service Historique de la Défense (ex-SHAT), réalisée par le sous-lieutenant Lesueur, officier de réserve de la promotion « lieutenant Masegosa », affecté au 8^e régiment d'artillerie à la sortie de l'école d'application de l'artillerie à Draguignan en décembre 1995.



Une reconstitution du système Gribeauval : le 8 du 8 (DR)

Les insignes de l'artillerie en 1940

Les insignes, signes distinctifs d'unité, ne sont pas le fruit du hasard mais bien une nécessité qui fait jour durant la Première Guerre mondiale. Sur les bâches des camions de la Voie sacrée ou les fuselages des premiers avions, ils n'ont d'autres buts que de faciliter leur identification au milieu de la boue et dans les airs. Sous leur forme métallique, ils apparaissent dans les années 1930. Interdits d'abord par le commandement, ils s'« installent » durant la « drôle de guerre » et permettent à nouveau d'identifier les régiments, leur armement voir leur localisation. Lorsque la guerre éclate, ils ne sont pas tous distribués et deviennent vite un thème de collection qui n'a fait qu'accentuer l'engouement pour la phaléristie.

En 1940, l'artillerie française se compose de 28 régiments d'artillerie divisionnaires, (dite de « campagne »), de 5 régiments d'artillerie des divisions de cavalerie (dite à cheval ou « volant »), de 2 régiments d'artillerie de montagne (et ses dérivés), de 8 régiments d'artillerie lourde hippomobile, de 5 régiments d'artillerie à pied (dite de position et de forteresse) de 5 régiments d'artillerie lourde à tracter, de 9 régiments d'artillerie portée (dont le 363^e de Draguignan, traité dans l'ARTI n° 14), d'un régiment d'artillerie lourde sur voie ferrée, de 4 régiments d'artillerie de défense contre avions (D.C.A.), de 2 groupes autonomes, d'une batterie autonome, de 12 bataillons d'ouvriers d'Artillerie, ainsi que 11 Compagnies d'Ouvriers d'artillerie. L'étude présentée porte sur le symbolisme, et non sur l'héraldique des insignes de ces unités. Elle permet plus simplement de comprendre le matériel servit par les régiments ainsi que leurs implantations géographiques, en fonction de ce qui est visible sur les insignes.

10^e régiment d'artillerie divisionnaire.



Tranche de bouche de canon de 75, vue de face, représenté par l'extrémité de sa volée très caractéristique par sa frette à galets, le mot « PRET » est celui que doit prononcer le pointeur quand le pointage en hauteur et celui en direction ont été vérifiés. Il symbolise la disponibilité de l'artillerie.

L'écu est inspiré de celui de Rennes, la garnison, et rappelle les armes de la Bretagne.

72^e régiment d'artillerie de division légère.



Le cheval ailé Pégase, fils de Poséidon et de la Gorgone, d'inspiration poétique, est le symbole de l'orage « portant le tonnerre et la foudre ». Il évoque la « Volante ». Les pièces de 75 étaient en mesure de se mettre en batterie au galop. Vincennes 1940.

96^e régiment d'artillerie de montagne.



Insigne du II^e groupe, mis sur pied à Nice et Puget-sur-Argens. Symbolisme classique de l'artillerie de montagne : tête de mulet, canon et montagnes. Têtu, fidèle et endurant, le mulet permet le déplacement de l'artillerie en terrain accidenté. Régiment dissous en juillet 1940.

104^e régiment d'artillerie lourde hippomobile.



Le premier canton évoque la Franche-Comté, où le régiment est créé en 1939, à Dijon. Les autres symboles pourraient être les emblèmes de chacun des groupes. Fabriqué par Fraisse-Demey en 1939. Régiment dissous en juillet 1940.

151^e régiment d'artillerie de position.



Type II : Rondache présentant un paysage de fortification : coupole d'ouvrage, d'où partent, vers le chef, deux faisceaux rouges. La coupole est posée sur un sol vert clair avec des pieux sur rails anti-chars. Cet insigne était réservé aux groupes de forteresse et à l'Etat-major.

173^e régiment d'artillerie lourde à grande puissance.



Régiment mobilisé à Nîmes en 1939. La silhouette du canon est celle du 220. Le modèle 1917 est très typique dans sa position « en batterie » avec les roues relevées. Ce matériel livré seulement en 1918 avait très peu servi avant la fin des hostilités et son manque de mobilité lui a été préjudiciable en 1939-1940, malgré sa portée de 22 km. L'éléphant vient renforcer l'idée de puissance ; on le retrouve souvent dans les insignes d'artillerie lourde. Fabriqué par A.Bertrand en 1939. Régiment dissous en juillet 1940.

194^e régiment d'artillerie lourde à tracteurs.



Rondache d'azur à tête d'éléphant noire, défendue de blanc, tenant dans sa trompe un obus rouge amorcé de noir, filet rouge, le reste d'or. La tête d'éléphant évoque l'artillerie lourde. Le régiment était composé de quatre groupes de 220.C. Dissous en juillet 1940. Fabriqué par Fraisse-Demey en 1939.

256^e régiment d'artillerie lourde divisionnaire.



La croix du Languedoc, évoque la région d'origine. Le fer à cheval rappelle que le régiment était hippomobile, le piolet et le sigle marquent son appartenance à une division alpine, bien que les matériels servis par le régiment (105.C.1934 et 155.C.1917) ne soient en

aucune manière adaptés aux opérations en montagne. Le personnel portait le béret alpin.

Les lettres A et M viennent des armes de la ville de Montpellier ainsi que la forme générale de l'insigne qui rappelle le tourteau de gueules figurant en pointe de ses armes.

Garnison : 1939 Montpellier, dissous en juillet 1940. Insigne fabriquée par Fraisse-Demey en 1939.

355^e régiment d'artillerie lourde portée.



Type II : Ecu suisse bleu clair aux deux canons croisés en sautoir blancs, surmontés d'un petit écu français moderne rouge à la nef d'argent voguant sur une mer du même ondée de vert et au chef d'hermine.

Les armes de Nantes rappellent la garnison, le canon représenté sur le camion ressemble à un 105.L.

La pointe évoque la patte de collet de l'artillerie.

372^e régiment d'artillerie lourde sur voie ferrée.



La roue de locomotive évoque le moyen de déplacement. Les armes sont celles de Châlons-sur-Marne, garnison du seul régiment du temps de paix, néanmoins la croix devrait être d'argent, la devise signifie : « Non seulement l'honneur, mais aussi

la force ».

Le régiment mobilisé était armé de canons de 240, 274, 305, 320, 340, tous à glissement sur épi courbe, soit au total 26 pièces en quatre groupes.

Insigne fabriquée par Drago en 1939. Régiment dissous en juillet 1940.



405^e régiment d'artillerie de défense contre avions.



L'insigne est évocateur. A côté du canon et du projecteur, il n'oublie pas de montrer l'écouteur de sons, à quatre récepteurs, qui permettait de repérer l'avion ennemi avant même de le voir.

En garnisons en 1920 à Sathonay, le régiment a été dissous en juillet 1940.

1^{er} régiment d'artillerie coloniale.



L'insigne évoque l'Empire colonial que l'artillerie de marine a contribué à constituer. Le canon de l'époque Louis XIV rappelle que c'est sous le règne de ce souverain que les premières formations d'artillerie de marine furent créées.

Garnisons : 1929 Libourne, Bordeaux. Insigne fabriqué vers 1937 par Drago/Ber.

2^e régiment d'artillerie coloniale.



L'insigne évoque les possessions françaises d'Afrique où entre 1893 et 1902, le régiment administrait alors les batteries qui y étaient stationnées.

Créé avant la guerre et repris en 1944, cet insigne est fabriqué par Drago/Ber.

Ce régiment tenait garnisons en 1919 à Nîmes, Toulon et en Corse.

Insigne de béret d'artillerie des troupes de forteresse.



Lors de la création des « Troupes de forteresse », des attributs particuliers furent donnés réglementairement aux formations d'infanterie, d'artillerie et du génie.

Rondache représentant une casemate d'ouvrage avec le canon en position de tir orienté vers dextre

et issant d'une embrasure carrée, le tout sommé d'une coupole observatoire, le tout d'argent à bordure du même ornée d'un barbelé entourant deux piquets et accompagné en chef de la devise : « ON NE PASSE PAS ».

Il existe de nombreuses variantes, certaines peintes, d'autres avec le canon tourné vers senestre.

14^e bataillon d'ouvriers d'artillerie.

Créé en 1921 à Grenoble, le bataillon était en garnison à Lyon et Valence. Rien n'évoque ces villes, l'insigne se contente de rappeler que le bataillon est en zone montagneuse, du moins en partie. En revanche, les canons, la roue dentée et l'enclume sont très explicites.

Insigne créé avant 1939 de fabricant inconnu.



63^e parc d'artillerie divisionnaire.

Composé de :

- une compagnie d'ouvriers d'artillerie, portant le même numéro que le parc,
- trois sections de munitions,
- une section hippomobile de munitions d'infanterie,
- une section hippomobile de munitions d'artillerie,
- une section automobile de munitions d'artillerie,

Mobilisé en XIII^e R.M. avec un noyau actif du 13^e B.O.A.

L'insigne évoque les différentes unités du P.A.D. Le casque symbolise l'Auvergne de Vercingétorix telle qu'elle était imaginée par la III^e République. Insigne fabriquée en 1939, par Drago (Ber).



Service Z

Le service de l'artillerie avait aussi en charge la gestion des matériels de protection contre les gaz de combat, en liaison avec le service de santé.

Il existe plusieurs insignes que l'on a pu attribuer à ce service, certains présentent à côté des attributs de l'artillerie, ceux du service de santé.

Ecu français ancien parti bleu et rouge translucide, typique de l'artillerie, chargé d'une lettre z brochant d'or et surmontée de l'inscription « INSPECTION REGIONALE ».

Créé probablement en 1939, fabricant inconnu.



*Major Richard Maissonave
adjoint du conservateur du musée de
l'Artillerie*



1) Dont le 1^{er} G.A.A. d'école formé avec les éléments écoles du 32^e R.A et du 19^e escadron du train. L'on y retrouve la devise toujours actuelle « ET NOS IGNEM PATIMUR » de l'école d'artillerie.

2) La loi du 25 août 1940, surtout pour des raisons de camouflage des effectifs, crée le corps civilisé du « service des matériels ». Dès 1942, après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, les personnels du service qui y sont stationnés, sont remilitarisés à partir de 1943, à l'imitation du service de l'ordonnance des Etats-Unis. Un service du matériel est créé avec les personnels venant pour la très majorité de l'artillerie. Cette situation est régularisée en 1946, année où disparaît définitivement le service de l'artillerie.

Bibliographie :

« L'artillerie française et ses insignes » par Charles Le-trait, Tome 1 à 4.

« L'armée française de 1919 à 1939 » par le colonel François André Paoli. Société Industrielle d'imprimerie.

Le 35^e RAD dans la campagne de 1940

Le 30 août 1939, le 35^e RAD quitte sa garnison de Vannes sous le commandement du colonel Morel. Il rejoint la région de Sarrebourg pour occuper les intervalles de la ligne Maginot entre Bliesbrück et Bliesmengen à la frontière nord-est. Le 2 septembre 1939, le « 35 » s'avance à portée de tir de la ligne Siegfried. Le 15, durant une brève incursion en territoire ennemi, le capitaine Rault, commandant le 3^e groupe, saute sur une mine. Il est le premier tué du régiment. Bien d'autres suivront.

A l'approche de l'hiver, la 21^e division est ramenée sur les arrières de la ligne Maginot et le « 35 » cantonne près de Fenétrange en Lorraine, puis dans la région de Bayon. Affecté en novembre la 7^e Armée, il gagne les environs de la baie de Somme. Il s'installe à Samer où il passe une partie de l'hiver avant de retrouver Hazebrouck.

Les combats du printemps de 1940

Le 10 mai, les allemands lancent une attaque générale. Le 13 mai, le régiment quitte Hazebrouck à destination d'Anvers pour y rejoindre la 7^e Armée. Cette dernière a pour mission d'arrêter les Allemands en Hollande sur une ligne Anvers - Breda et de leur barrer l'accès à la mer du Nord.

Les bombardements de la Luftwaffe retardent les artilleurs et quand, le 14 mai, le 35^e RAD débarque à 20 km d'Anvers, les Allemands ont déjà pénétré profondément en Hollande. Le régiment se déploie sur la rive gauche de l'estuaire de l'Escaut, face à l'invasion. Après deux jours de calme relatif dans les polders, le régiment tire sur Anvers pour appuyer les Belges.

Dans la soirée, il reçoit un ordre de repli et rejoint Beauvais. Les éléments motorisés du 3^e groupe, sous les ordres du capitaine Roussilhe, empruntent la voie routière pour son repli. Le 20 mai, l'ennemi se fait plus pressant et son aviation est maîtresse du ciel.

Le convoi automobile de la division franchit la Somme près d'Abbeville. Englué parmi les réfugiés, il est pris sous un violent bombardement aérien. Seules quelques voitures peuvent passer les ponts, le reste du convoi est détruit.

La situation est toute aussi délicate pour les convois ferroviaires. De nombreuses voies sont coupées et le matériel est inadapté comme en témoigne le récit du capitaine Lysensoone, commandant la 10^e batterie antichar : « *Les deux locomotives qui étaient des machines pour trains express de voyageurs avaient des difficultés inouïes à franchir les moindres rampes. Il est vrai que l'unité était transportée par un train lourd de 450 mètres de long. Dans les côtes, le convoi était parfois arrêté. Il fallait dans ce cas attendre le train suivant et prendre sa locomotive pour pousser le convoi jusqu'au sommet de la rampe. De là, il prenait son élan jusqu'à l'obstacle suivant.* » La situation évoluant défavorablement, la 21^e division se dirige sur Boulogne-sur-Mer pour en assurer la défense. Dès le 22 mai, l'ennemi accule les Alliés sur la côte et tronçonne leurs forces.

La 21^e division, commandée par le général Lanquetot, organise la défense de Boulogne-sur-Mer. Le 35^e RAD est déployé pour appuyer, entre autres, les 48^e et 65^e RI.

Triste souvenir que cette date du 22 mai 1940 dans l'histoire du régiment. En moins d'une journée, il perd une grande partie de ses forces.

En débarquant à Neufchâtel, la 1^{re} batterie est prise à partie par les avant-gardes blindées allemandes. Submergée par le feu et la mobilité des *Panzers* du colonel von Prittwitz, elle résiste une demi-journée, rendant coup pour coup avec ses pièces de 75 dé-

truites les unes après les autres. Dans la soirée, l'ennemi écrase le village d'obus avant d'y pénétrer. La 1^{re} Batterie succombe dans l'honneur.

La batterie antichar du capitaine Lysensoone qui doit débarquer à Samer, ne connaît pas meilleur sort. A midi, le train qui transporte la batterie est bloqué à Desvres par un convoi en flamme. Les chars allemands ne sont pas loin. Aussitôt, le capitaine fait couvrir son convoi par une trentaine d'hommes armés de FM. Alors que le lieutenant Dufour essaie de dégager les pièces de 47, déjà les obus allemands frappent les wagons. Un temps, l'ennemi est ralenti par le groupe du lieutenant Andureau. Mais très vite une dizaine de chars tire à obus explosifs et incendiaires sur le train. Miraculeusement mis en batterie, un canon réussit à détruire trois chars allemands avant que son pointeur, Kermarec, ne soit blessé. Ayant réussi à sauver quelques wagons de chevaux, Lysensoone se replie sur le village de Desvres aux cotés du 65^{ème} RI. Jusqu'au soir, fantassins et artilleurs immobilisent les Allemands devant le village. Le lendemain, le capitaine Lysensoone et les survivants de sa batterie décrochent pour rejoindre Boulogne. Assurant l'arrière-garde, les artilleurs se battent héroïquement à Lumbres et à Witternesse où, à court de munitions, ils sont faits prisonniers.

Pendant ce temps, le troisième train du 35^e RAD portant l'état-major du 1^{er} groupe et la 3^e batterie est stoppé à hauteur de Lumbres par des chars ennemis. Passant outre l'injonction de se rendre, le commandant Haye ordonne l'ouverture du feu. La riposte est foudroyante : le train entier est balayé par les mitrailleuses et des obus de 37 des blindés. Ne pouvant accéder aux wagons de matériel, les hommes se défendent avec leurs armes individuelles. Nombre d'entre eux périssent le fusil à la main. Après trois quarts d'heure de lutte acharnée et un assaut à la grenade, les quelques survivants sont faits prisonniers.

Suivant de près, le train de l'état-major du 2^e Groupe et de la 4^e batterie parvient à déjouer le piège. Il se dérouta pour organiser la défense des ponts de Saint-Omer. A peine la mise en batterie est-elle terminée que les chars lourds allemands apparaissent.

Un premier blindé est immédiatement détruit par deux obus perforants sans avoir pu faire feu. Revenu de sa surprise, l'ennemi attaque puissamment. Ses infiltrations sont meurtrières mais les artilleurs résistent farouchement.

Le 22 mai, l'étau se resserre autour de Boulogne. Dans la soirée, le Kampfgruppe du colonel Von Vaest est aux portes de la ville. Le PC du général Lanquetot disparaît, le 25 mai.

La majorité de la BHR se regroupe sous les ordres du capitaine Froidevaux et tente de rejoindre Calais. Bloqué à Audinghem par des blindés, il rejoint la garnison du sémaphore du Cap Gris-Nez après avoir récupéré un armement hétéroclite sur les fuyards et les morts rencontrés en chemin. Pendant deux jours, les marins et les artilleurs se battent avec ardeur. Irrité par cette résistance, l'ennemi lance le 25 mai une attaque décisive et détruit le sémaphore.

De Gravelines à Watten, le front s'organise. Toutes les pièces du 35^e RAD sont en batterie pour appuyer une contre-attaque du 137^e RI au nord de Bourbourg. Simultanément, le 3^e groupe est engagé contre un ennemi venant de l'ouest.

Le 27 mai, au lever du jour, l'artillerie allemande pilonne sévèrement les positions occupées la veille. A midi, la situation s'aggrave et bientôt, Bourbourg est encerclée aux deux tiers. Le 3/35 reçoit alors l'ordre de quitter ses positions. Sa mission : envoyer d'urgence une section antichar aux lisières de Craywick (nord-est) et une batterie antichar pour tenir Coppenaxfort. Les pièces restantes sont positionnées aux lisières sud de Craywick pour poursuivre l'appui de l'infanterie.

Pendant ce temps, les unités de la 1^{re} Armée française convergent vers Dunkerque avec les Britanniques. Concentrées dans les dunes, elles constituent une si belle cible que les Stukas ne se donnent même plus la peine de piquer. Chaque bombe touche au but. Véhicules, armement lourd, tout est détruit. Pendant quatre jours, le 35^e RAD mène un combat désespéré, appuyant les régiments formés d'unités éparses. Mais les Allemands poussent inexorablement les troupes alliées à la mer. La situation est tragique.

Soumis à de violents bombardements, le 2^e groupe doit se replier à Rosendaël. Acculé à Teteghem, le 3^e groupe et le reste du régiment font, quant à eux, payer chèrement sa victoire à l'ennemi.

Livrant son dernier combat le sous-lieutenant Delattre résiste crânement : « *Il suffit de monter sur un tas de terre de 2 mètres pour dominer tout le panorama. Les obus à balle, tirés fusant bas, font merveille et maintiennent le vide du champ de bataille à 2 kilomètres à la ronde.* » En ce 3 juin, pour sa dernière journée, le 35^e RAD fait ses plus beaux tirs. C'est en vain que les batteries ennemies tentent de le faire taire. Inlassablement, les canons de 75 crachent le feu. L'ennemi, qui a pris Teteghem à midi, ne peut en déboucher. A 22 heures, le « 35 » tire ses dernières salves avant de faire

sauter ses pièces. A 23 heures, les quelques survivants tentent de gagner les plages de Dunkerque pour échapper à la captivité.

A l'aube du 4 juin, 60 000 hommes ont gagné les plages et guettent une mer désespérément vide. La plupart de ceux qui tentent l'aventure à pied sont fait prisonniers. D'autres se risquent à prendre la mer. Cela réussit au capitaine Roussilhe, commandant le 3^e groupe, recueilli au large par « Le Lutteur », un dragueur de mines. D'autres sont tués comme le capitaine de la Roncière tentant de sortir du port de Malo-les-Bains.

Sur cette côte de la mer du Nord, s'est écrit l'une des plus glorieuses pages de cette tragique campagne de France.



La mort héroïque du sous-lieutenant Delattre

Au cours d'un voyage en zone libre en juillet 1941, Philippe Kléber joint le général Delattre, père du jeune officier du 35^e RAD pour lui relater les circonstances glorieuses de la mort de son fils lors des combats autour de Dunkerque. En voici le récit :

Le sous-lieutenant Delattre avait pris position à Coppenaxfort. Deux canons de 75 mm prenaient la destruction sous leur feu, la section était commandée par Pierre Delattre. Il y avait en plus un canon de 25 mm et un corps franc de 200 hommes environ, qui combattait sur ce point.

Un peu plus tard, le marinier discute avec le sous-lieutenant qui, conscient de la situation, lui dit avant de retourner auprès de ses pièces : « *Maintenant qu'il n'y a plus d'ordres, je ne me replierai pas* ».

« *Au cours des deux premiers jours de juin, l'ennemi se présente. Une des pièces de 75 mm réduit en miettes une motocyclette et son conducteur. Peu après, c'est un blindé qui essuie le feu des 75 ; il a flambé toute la nuit. Des clochers de Spycker et de Broukerque les Allemands voyaient les positions*

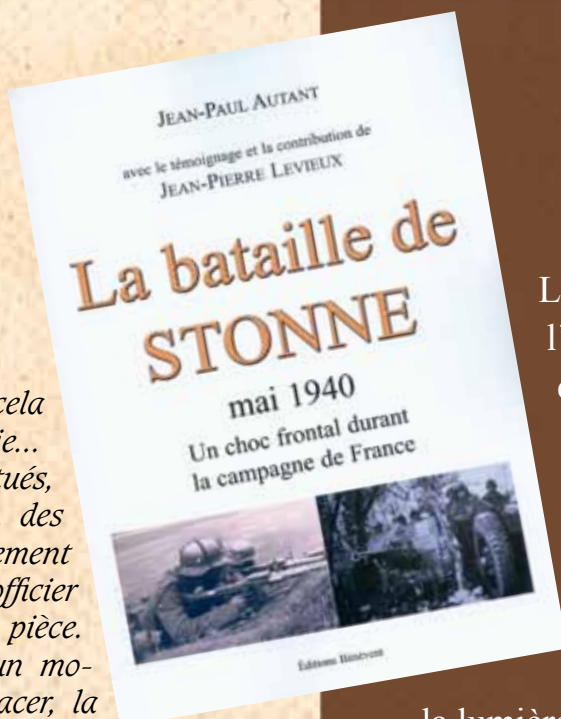
et les bombardaient: cela tombait comme de la pluie... Des servants ont été tués, une pièce a été démolie, des hommes sont probablement partis,..., finalement, l'officier est resté tout seul à sa pièce. Nous l'avons vu dans un moment d'accalmie la déplacer, la mettre en batterie à l'abri d'un mur d'où, moins repéré, il pouvait tirer.

Quand l'infanterie allemande est arrivée, il y avait des soldats sur deux péniches; il n'a pas mis longtemps à y mettre le feu et à les envoyer par le fond. Il était tout le temps debout sur la route, sa grande silhouette se détachait très nettement ; il ne prenait même pas la peine de se baisser. Nous pouvions voir les fantassins allemands avancer comme des lézards avec leur casserole sur la tête (sic) et, toujours tout seul, il leur tirait des coups de 75, débouchant à zéro, jusqu'à ce qu'ils arrivent à moins de 20 mètres.

Il en a tué plus de 30 ; il était de ceux qui ne se rendent pas ! Alors un Allemand a fait le tour de la pièce, s'est approché par derrière et a tué l'officier d'une balle dans la tête. C'était le 2 juin ».

A l'issue des combats, le marinier relèvera le nom de l'officier : Pierre Delattre. Il l'enterrera sur place, au pied de son canon détruit.

*LCL (h) Bernard DELAVAL
Président de Amicale des anciens du 35^e RAP et de l'Artillerie Parachutiste*



La bataille de Stonne relate l'histoire des soldats français qui stoppèrent une avancée de l'offensive allemande dans la zone pré-ardennaise du sud de Sedan, à partir du 14 mai 1940.

Cet ouvrage tend à combler une grave lacune en faisant

la lumière sur un épisode de la campagne de France complètement ignoré des Français d'aujourd'hui. Il prend ainsi le contre-pied des idées reçues, et prouve de manière éloquente la bravoure et la combativité de ces soldats face à plusieurs divisions ennemies, qui se relayèrent et se coordonnèrent pour tenter de percer ici la ligne de front. Terribles combats, parmi les plus acharnés de toute cette période de la guerre, ils étaient surnommés par les Allemands le « Verdun de 1940 ».

En retraçant, jour après jour, les affrontements, la bataille de Stonne décrit en détail les enjeux, les unités engagées de part et d'autre, les actions déclenchées et leur impact sur l'adversaire.

Le livre achevé, le lecteur aura pris pleinement conscience de la véritable dimension de ces luttes qui, malgré leur ampleur meurtrière, ne purent repousser la longue nuit qui recouvrit la France. Mais il aura reconnu la juste place des défenseurs de Stonne, celle de l'honneur.

L'étendard du 2^e régiment d'artillerie (1940-1942)

Dans l'organisation prévue dès le 26 juin 1940 qui définit la nouvelle armée de 100 000 hommes autorisée en métropole conformément aux accords d'armistice, un régiment d'artillerie recréé le 1^{er} août 1940 est affecté à la 14^e division militaire de Lyon, suivant l'organisation générale des troupes arrêtée le 23 juillet 1940.

Il ne prend effectivement le numéro 2 que le 1^{er} septembre 1940 et tient alors garnison à Lyon et à Grenoble¹. Fiers de leur passé, les artilleurs de montagne veulent préparer une revanche future mais les circonstances vont en décider d'une manière particulière.

Le 27 novembre 1942, l'armée d'armistice est démobilisée. C'est là que se place un épisode marquant l'histoire du 2^e RA. Il faut bien exécuter les ordres de démobilisation – l'une des forces du militaire est l'obéissance ! - et il est décidé de reverser au parc d'artillerie ce qui ne peut être camouflé. Néanmoins, le chef de corps du 2^e RA, le colonel Noiret décide de ne pas remettre « son » étendard. Il fait démonter le tablier et la cravate et les fait cacher dans un pilier creux de l'église Saint-Joseph de Grenoble. Il transmet à l'échelon supérieur un procès-verbal d'incinération certifiant, avec la signature de quelques officiers de son état-major, que l'étendard a été brûlé. Les soies sont ensuite transportées au couvent de la Grande Chartreuse par l'un des enfants du chef de corps. L'étendard est sortie de sa cachette à la libération en 1944 et remis au nouveau 2^e RA, le 27 novembre 1946.

A travers cet exemple, qui n'est pas un épiphénomène, apparaît la force du symbole pour les militaires². Le symbole, l'étendard, est parfois plus fort

que les règlements ou le poids d'une signature administrative. Le colonel Noiret et quelques officiers ont signé un faux procès-verbal. Sans revenir à l'image intemporelle d'Antigone, cet exemple montre bien comment la discipline militaire peut ne pas être aussi stricte qu'il n'y paraît. La désobéissance momentanée, sur ce qui peut sembler un détail, est parfois le signe d'une obéissance plus grande à un ordre « supérieur ». En préservant l'étendard, ces officiers estiment que leur régiment continue d'exister et que le combat n'est pas terminé.

Pour terminer cette histoire, il convient de rappeler comment a été retrouvée la pique. En effet, en 1942, soies et hampe sont dissociées. La hampe et la pique ne sont pas restituées en 1944 et le service historique fait fabriquer une nouvelle hampe en 1946. La pique ne réapparaît que bien plus tard. Elle est repérée dans une « bourse aux armes » à Draguignan par le conservateur du musée de l'Artillerie à la fin de l'année 2002, sur le stand d'un antiquaire de Nice spécialisé dans le *militaria*. Il avait acheté cet objet en 2000 au moment de la succession d'un collectionneur qui l'avait lui-même acquise dans un « vide greniers » au cours des années 1970 à Grenoble. Cette pique a finalement été achetée par le musée de l'Armée en 2003.

Lcl Gilles Aubagnac
EA / conservateur du musée de l'artillerie



¹ Voir « Le 2^e régiment d'artillerie de montagne, armée d'armistice 1940-1942 » témoignage de C. Barbier, dans *Carnet de la Sabretache*, N° 127.

² Le cas de ce régiment n'est pas unique et correspond à l'esprit général de l'armée d'armistice. On peut citer aussi le cas du 11^e régiment de cuirassiers du 93^e RAM et plus encore celui du 2^e régiment de dragons.